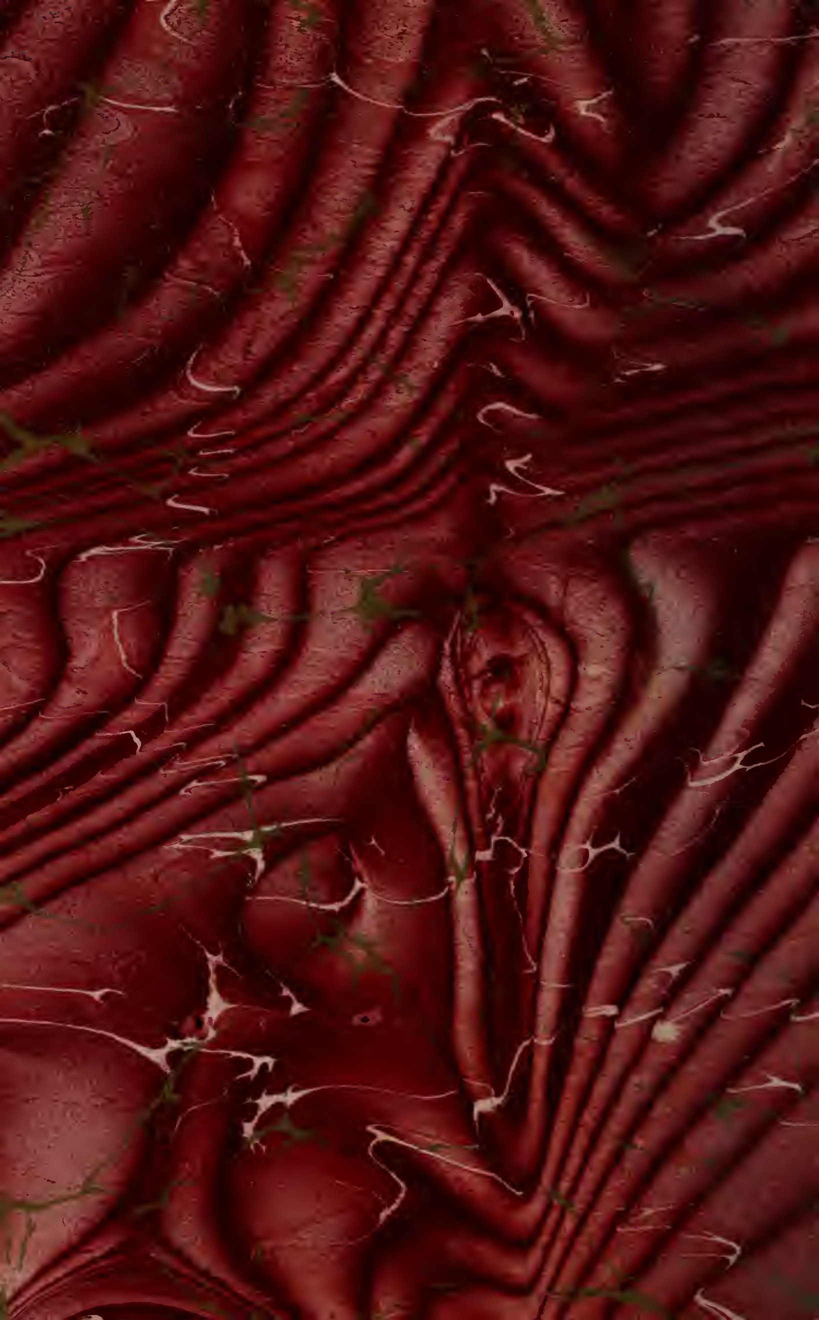

U d'/of OTTAWA
39003011222246





LE CAS

DE CONSCIENCE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 9 janvier 1867.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

Monsieur de Camors	1 vol.
Scènes et Proverbes	1 —
Scènes et Comédies	1 —
Bellah	1 —
La Petite Comtesse, le Parc, Onesta	1 —
Le Roman d'un jeune homme pauvre	1 —
Histoire de Sibylle	1 —
Julia de Trécœur	1 —

L'Acrobate, comédie en un acte.
La Belle au bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de conscience, comédie en un acte.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
Circé, proverbe en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Dalila, drame en trois actes, six parties.
La Fée, comédie en un acte.
Julie, drame en trois actes.
Montjoye, comédie en cinq actes.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
Rédemption, comédie en cinq actes.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes, sept tableaux.
Le Sphinx, drame en quatre actes.
La Tentation, comédie en cinq actes, six tableaux.
Le Village, comédie en un acte.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

LE CAS

DE

CONSCIENCE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

de l'Académie française

QUATRIÈME ÉDITION





PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1877

PERSONNAGES

RAOUL DE MORIÈRE, quarante-cinq ans.	MM. BRESSANT.
LE COMTE DE BRION-SAVIGNY, même âge.	MIRECOURT.
LA COMTESSE DE BRION-SAVIGNY, trente-cinq ans.	Mme ARNOULD-PLESSY.
JEAN, domestique.	M. TRONCHET.

LE

CAS DE CONSCIENCE

Un salon d'été à la campagne. — Portes et fenêtres ouvrant sur un parc — Vases de fleurs; volière; piano. — A gauche, une table chargée de livres, de journaux, etc. — A droite, un métier, sur lequel est tendue une grande tapisserie à ramages, presque achevée.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, JEAN, entrant par le fond.

JEAN, introduisant Raoul.

Si monsieur veut attendre ici?

RAOUL.

Bien, mon ami.

JEAN.

Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à M. le comte?

RAOUL, avec embarras.

Mon Dieu!... personne... un de ses amis... Dites-lui qu'un de ses amis est là et le demande.

JEAN.

Bien, monsieur... C'est que M. le comte va partir pour la chasse, comme il a coutume de le faire chaque jour après son déjeuner, et, en général, il ne reçoit pas à cette heure-ci...

RAOUL.

Je le retiendrai fort peu de temps... Veuillez le prévenir

JEAN.

Très-bien, monsieur. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

RAOUL, puis LE COMTE.

RAOUL, inquiet et rêveur.

C'était un bon diable au temps jadis; mais que sera-t-il devenu entre les mains de ces vertueuses mégères?... Dix ans de belle-mère. . et d'une belle-mère de ce modèle!... sans compter sa femme, qui ne vaut pas mieux, j'imagine,... il y a là de quoi bouleverser le meilleur naturel. . Enfin, nous allons voir.

LE COMTE, au dehors, d'un ton de mauvaise humeur.

Qui ne dit pas son nom?..... Qu'est-ce que c'est donc que ça?...

RAOUL.

Le chasseur qu'on dérange .. Mauvais début! (Le comte entre par la gauche en équipage de chasse) Bonjour, Archibald!

LE COMTE, stupéfait.

Morière!. Non! ta parole!... c'est toi

RAOUL.

Ma parole !

LE COMTE.

Toi, ici ?... toi ? Ah çà ! mais veux-tu t'en aller ! veux-tu t'en aller bien vite !

RAOUL.

Mon ami, je te remercie de ton accueil... Je m'y attendais bien un peu ; mais, c'est égal, cela fait toujours plaisir... Voyons, ta main ! (Il le regarde.) Allons ! tu as encore ton bon œil humide.. et ton bon cœur d'autrefois, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Mon ami, j'ai encore mon bon œil humide et mon bon cœur d'autrefois, c'est possible;... mais je t'assure que tu me mets dans l'embarras... Tu dois comprendre que ta présence ici, dans une maison où ton nom n'a jamais été prononcé sans une légitime horreur est un fait inouï, renversant, qui touche au scandale... Voyons, qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que tu viens faire ?

RAOUL.

Mon ami, puis-je m'asseoir ?

LE COMTE.

Certainement... Pardon, mon ami !... (Il lui pousse un siége et va déposer son fusil.) D'autant plus que ma femme est dans sa serre pour une bonne demi-heure... C'est que j'ai d'abord été tellement saisi en t'apercevant !... mais, au fond, je t'assure que, pour mon compte, malgré les circonstances, je t'ai conservé, dans le secret de mon âme, tous les sentiments de ma jeunesse. Assois-toi donc... (Il s'assoit lui-même *.) Et à propos de

* Le comte, Raoul.

jeunesse, sais-tu que tu es incroyable, toi?... Tu ne changes pas! Nous sommes du même âge, et tu parais plus jeune de dix ans!

RAOUL.

Que veux-tu, mon ami!... Je ne me suis pas marié,... je me suis toujours mal conduit... Cela conserve un homme, tu comprends?

LE COMTE.

Diable de Morière, va!... Ah çà! sérieusement, qu'est-ce que tu viens faire ici?

RAOUL.

Mon ami, je te vais conter cela. Mais d'abord, dis-moi, Archibald, tu as perdu ta belle-mère, n'est-ce pas?

LE COMTE, *gaiement.*

Oui, mon ami,... (*se reprenant*) c'est-à-dire... (*douloureux*) oui, mon ami.

RAOUL.

Tu n'as plus que ta femme?

LE COMTE.

Oui, mon ami.

RAOUL.

As-tu des enfants?

LE COMTE.

Non... Une fatalité!

RAOUL.

Ah! tu n'as pas d'enfants?

LE COMTE.

Non... Une fatalité!

RAOUL.

Et... aurais-tu été bien aise d'en avoir?

LE COMTE.

Oui,... très-certainement!

RAOUL.

Ta femme aussi?

LE COMTE.

Ma femme aussi, oui,... ma femme surtout, naturellement,... car les femmes, tu sais... (Il se lève tout à coup.) Ah çà! mais je me trouve bien bon, moi, de subir docilement ton ridicule interrogatoire!... Tu n'es pas venu de Paris, tu n'as pas fait vingt-cinq lieues, tu n'as pas tenté cette démarche extravagante uniquement pour me demander si je serais bien aise d'avoir des enfants, n'est-ce pas? (Il se rassoit.) Eh bien, au nom du ciel! qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu désires? Explique-toi.

RAOUL.

Mon ami, puisque, ta femme et toi, vous regrettez de n'avoir pas d'enfant, je viens vous en offrir un, moi, — une fillette ravissante, toute venue, un ange qui tombera du ciel dans vos bras.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?

RAOUL.

Je suis aussi loin que possible de plaisanter... Permets-moi, Archibald, de te rappeler une assez triste histoire...

LE COMTE.

Si c'est la tienne, mon ami, c'est bien inutile... Je la connais surabondamment.

RAOUL.

N'importe!... Laisse-moi enchaîner les choses... Ta belle-mère avait, il y a une vingtaine d'années, une sœur beaucoup plus jeune qu'elle, à qui elle servait de mère. Pour s'en débarrasser le plus tôt possible, elle la maria au premier venu, et ce premier venu était le vicomte de Thémines,... que je n'ai pas à qualifier autrement.

LE COMTE.

Mon Dieu, Thémines était un animal, je te l'accorde.

RAOUL.

Madame de Thémines, fort malheureuse avec son mari, se lança, pour s'étourdir, dans le tourbillon le plus emporté du monde parisien. Je l'y rencontrai, je l'aimai. Après quelques mois, compromise, menacée, elle désira partir. Nous partîmes, laissant dans Paris, et surtout dans la famille de ta belle-mère, une sensation qui peut-être n'est pas encore tout à fait oubliée.

LE COMTE.

Je t'en réponds!

RAOUL.

Je l'emmenai en Italie, après avoir assigné un rendez-vous à Thémines, qui négligea d'en profiter.

LE COMTE.

Un animal!

RAOUL.

La première ivresse passée, la pauvre femme, malgré tous les soins, tous les dévouements dont je m'efforçais de payer son sacrifice...

LE COMTE.

Je sais que tu t'es conduit en galant homme.

RAOUL.

... Malgré tout, cependant, écrasée sous le sentiment de la réprobation du monde, elle essaya de retrouver, aux sources pures de sa vie, de sa jeunesse, un peu de consolation et de paix. Elle écrivit lettres sur lettres, tantôt à sa sœur, — ta belle-mère depuis, — tantôt à sa nièce, son amie d'enfance, — aujourd'hui ta femme, — implorant avec angoisse un mot de pardon, d'affection, de charité, qui ne vint jamais.

LE COMTE.

Mon ami, tu connaissais ma belle-mère... Elle était fort rigide... Une sainte femme!

RAOUL.

Une sainte femme, soit. — Sa jeune sœur mourut désespérée après trois ans d'une vie dont je partageai les amertumes, et qui eût dû me corriger à jamais de mon humeur galante; mais avec l'âge on se corrige quelquefois de ses vertus, rarement de ses vices... Enfin je restai seul avec une petite fille, née de toutes ces douleurs, et qui fleurit sur cette tombe.

LE COMTE.

J'ai su que tu avais une fille, oui.

RAOUL.

Tant qu'elle a été un enfant, je n'ai vu aucun inconvénient à la garder près de moi. Je m'en suis même fait un grand plaisir, car je l'adore... Quand elle a grandi, j'ai cru devoir la mettre dans un couvent, où elle est encore, mais où elle ne peut rester éternellement. Elle va avoir quinze ans : il est temps de penser à son avenir. La reprendre chez moi, quand elle porte légalement le nom d'un autre, c'est rappeler avec éclat le malheur de sa situation; c'est écarter tous les épouseurs, du moins les plus dignes, qui hésiteraient probablement

à venir chercher une femme sous un toit aussi peu vénérable que le mien, et à recevoir des mains de Raoul de Morière la main de mademoiselle de Thémines... (Avec une émotion contenue.) Bref, il y a là pour moi un très-pénible embarras.

LE COMTE.

Dame, sans doute!... Voilà, mon ami, voilà!... Que diable veux-tu! Certainement, nous autres qui avons suivi la voie étroite, qui, jeunes encore, avons enfermé notre vie dans le cercle régulier des bienséances sociales,... certainement nous avons des plaisirs simples, sévères,... insupportables quelquefois;... mais, au moins, nous sommes tranquilles... Toi, tu as choisi la grande vie excentrique, aventureuse, à la don Juan. Tu as eu des joies délirantes,... car je suis sûr que tu as eu des joies dont je n'ai pas même l'idée... Eh bien, bravo! tant mieux!... Mais, au bout de tout cela, quoi? La liquidation... et des désagréments!

RAOUL.

Tu appelles cela un désagrément, toi! .. Enfin tu me vois venir. Dans mon anxiété, je me suis rappelé que ma fille avait d'autres parents que moi, — sa famille maternelle. Ta belle-mère eût été irréconciliable, je l'ai compris; mais elle n'est plus... Qui vous empêcherait maintenant, ta femme et toi, de vous montrer généreux, de recueillir mademoiselle de Thémines, qui est, après tout, votre cousine germaine, de lui donner dans votre maison un asile honorable qui la réhabiliterait à demi aux yeux du monde, et où, quelque jour, un honnête homme viendrait vous la demander? La pauvre enfant serait sauvée. Elle est charmante et vous ferait honneur. Pour moi, vous me rendriez un service qui me toucherait jusqu'à l'âme.

LE COMTE.

Ainsi... voilà l'objet de ta démarche?

RAOUL.

Oui, mon ami.

LE COMTE, se levant.

Eh bien, mon ami, écoute. Je suis enchanté de t'avoir vu, mais, franchement, tu aurais pu t'épargner ce voyage.

RAOUL.

Tu me refuses?

LE COMTE.

Moi, non! et, pour ma part, je serais tout disposé, en souvenir de notre vieille amitié, à accepter la combinaison;... mais tu ne peux pas exiger que je l'impose violemment à ma femme, n'est-ce pas?

RAOUL.

Mais si ta femme l'acceptait de son côté?

LE COMTE, avec éclat.

Ma femme! Ah çà! mais, mon pauvre garçon, c'est de l'égarement, je t'assure! Voyons, comment peux-tu imaginer un instant qu'une femme comme la mienne, élevée, un peu grâce à toi, avec un redoublement d'austérité, plongée et enracinée dans les plus pures traditions et même dans les préjugés de son faubourg, que cette femme-là, aux yeux de qui tu représentes, à toi seul, les sept péchés capitaux, pour qui ton nom, mêlé à celui de sa déplorable tante, est un symbole monstrueux d'immoralité, de scandale et de désespoir, que cette femme-là s'avise, un beau matin, sans transition, de se faire la complice de ta faute, et de patronner publiquement le fruit de tes amours!... Mon cher, c'est insensé!

RAOUL.

Cela serait insensé, en effet, si ta femme professait l'inflexible

rigueur que tu lui prêtes;... mais, voyons, Archibald, es-tu sûr de bien la connaître, ta femme?

LE COMTE.

Bon! si je connais ma femme maintenant!

RAOUL.

C'est qu'il est très-rare que les maris connaissent bien leur femme;... ils les croient presque toujours plus froides, plus insensibles qu'elles ne le sont... Ainsi la tienne, j'en suis persuadé, n'est pas aussi implacable que tu le dis pour la mémoire de sa tante... N'ont-elles pas été compagnes d'enfance? Et puis enfin cette jeune tante enlevée, malheureuse, repentante, foudroyée, tout cela doit parler secrètement à l'imagination de ta femme et intéresser son cœur...

LE COMTE, avec emportement.

Mais pas le moins du monde, mon ami! ma femme n'est pas romanesque. Voilà encore une de vos erreurs, à vous autres, libertins... Vous vous figurez que toutes les femmes sont romanesques parce que cela vous accommode, parce que cela vous abrége le chemin d'autant!... Eh bien, non, mon cher, il y a d'honnêtes femmes dans le monde, et les honnêtes femmes ne sont pas romanesques.

RAOUL.

Bah! elles ont toutes une petite pointe du cœur tournée dans ce sens-là.

LE COMTE, avec fureur.

Pas la mienne, mon ami!

RAOUL.

La tienne aussi, va!

LE COMTE, exaspéré.

Tu le veux? Eh bien, seigneur Dieu, je vais te faire annoncer. Tu vas voir ma femme, parler à son imagination, à son cœur, à son âme, tout ce que tu voudras... Seulement, si tu reçois un congé des plus brusques, je m'en lave les mains;... tu es prévenu!

RAOUL, l'arrêtant et lui saisissant la main avec force.

Archibald, est-ce que tu ne comprends pas que cette démarche, cette insistance, cette importunité dont je te persécute, me coûtent horriblement?... que c'est une angoisse affreuse pour un père de sentir qu'il est un obstacle au bonheur de son enfant, et d'être forcé de la livrer aux étrangers? Est-ce que tu ne comprends pas, sous la légèreté de mes paroles, que je souffre, que je suis déchiré, et que je fais à ton amitié, à ton humanité, le plus sérieux des appels?

LE COMTE.

Mon Dieu, mon ami, je sens tout cela parfaitement;... mais enfin que veux-tu que je fasse?

RAOUL.

Aie le courage, aie la bonté de préparer ta femme à ma visite et à la requête que je viens lui adresser.

LE COMTE, avec effort.

Eh bien, soit! je vais essayer.

RAOUL.

Je t'en sais gré.

LE COMTE*.

Allons! je vais essayer! (Il se dirige vers la porte à droite, et, près de sortir, il répète encore:) Je vais essayer! (Il sort.)

* Raoul, le comte.

SCÈNE III.

RAOUL, seul.

Ah! que c'est dur!... Pauvre enfant! pauvre petite!... que je ne puis ni garder... ni donner!... dont personne ne veut! Pauvre chère enfant, va! (Il porte une main à ses yeux.)

SCÈNE IV.

RAOUL, LE COMTE, rentrant.

RAOUL.

Comment! déjà?

LE COMTE, de la porte, d'un ton piteux.

Écoute, Raoul, plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que ma femme ne voudra pas te recevoir, et vraiment je ne peux pas l'y contraindre...

RAOUL.

Ah!

LE COMTE, se rapprochant.

Attends! Si tu veux avoir la moindre chance d'être accueilli et d'être écouté, il est indispensable que tu te présentes d'abord sous un autre nom que le tien.

RAOUL.

Comment?

LE COMTE.

L'idée m'en est venue tout à coup, et je la crois

femme ne te connaît pas, elle ne t'a jamais vu... Laisse-moi te présenter, par exemple, sous le nom de d'Arnaud, notre ancien camarade à tous deux, dont elle m'a souvent entendu parler, et qui est maintenant consul à Trieste. Elle ne le connaît pas plus que toi... Tu arrangeras une histoire quelconque. Tu diras à ma femme que tu es envoyé par M. de Morière,... qu'il est mort... ou mourant, comme tu voudras, qu'il t'a chargé de lui recommander sa fille... Cela peut la toucher... En tout cas, du moins, elle t'écoutera.

RAOUL.

Et ensuite?

LE COMTE.

Ensuite... dame... on verra! Si tu réussis à l'intéresser, tu te démasqueras peu à peu, tout doucement. Sinon, eh bien, au moins nous ne serons compromis ni l'un ni l'autre.

RAOUL.

Je t'avoue, mon ami, qu'il me répugne un peu d'employer ce moyen de comédie dans une affaire où mes sentiments les plus vifs et les plus sincères sont en jeu... D'ailleurs, es-tu bien sûr que ta femme ne me connaisse pas?

LE COMTE.

Mais j'en suis sûr! Où t'aurait-elle vu? A la suite de ton aventure, tu as été longtemps absent de Paris... Depuis ton retour, nous vivons les deux tiers de l'année à la campagne... Là-bas, ma femme ne sort de l'intimité de son faubourg que pour des circonstances de charité ou de dévotion dans lesquelles elle n'est pas exposée à te rencontrer... Nous n'allons pas au spectacle deux fois par an... Non! je suis sûr qu'elle ne te connaît pas.

RAOUL.

Il est certain que je ne crois pas l'avoir jamais vue, pour mon compte ;... mais, c'est égal, il me paraît bien étrange que ta femme n'ait jamais eu la curiosité de se faire montrer l'homme qui avait enlevé sa tante!...

LE COMTE, s'emportant.

Mais non, encore une fois! ma femme n'a pas de ces curiosités-là, mon ami.

RAOUL.

Enfin!

LE COMTE, regardant vers la porte de droite.

Chut! Raoul, la voici!... Eh bien, c'est entendu, n'est-ce pas? D'Arnaud,... consul à Trieste?...

RAOUL.

Mais, mon ami, je vais m'embrouiller, moi, dans cette histoire-là!

LE COMTE, vivement.

Non, non!... penses-y un peu... La voici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant par la droite.

LA COMTESSE.

Ah! pardon!... (Elle jette un regard étonné sur Raoul et le salue froidement.)

RAOUL, à part.

Allons! elle est jolie... C'est un espoir!

LE COMTE.

Ma chère amie, j'allais vous faire prévenir... C'est un de mes anciens camarades... dont le nom ne vous est pas inconnu... M. d'Arnaud, consul à Trieste,... que j'ai l'honneur de vous présenter. (La comtesse échange un nouveau salut avec Raoul.) Il est chargé pour vous d'un message;... mais il paraît que c'est un secret entre vous deux... Aussi je vous laisse, d'autant plus que j'ai promis deux faisans à votre chef, et que je me trouve un peu en retard... (Il va prendre son fusil et revient.) A bientôt, ma chère... Mon ami!...

LA COMTESSE, à Raoul.

Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de dire deux mots à mon mari?

RAOUL.

Madame! (A part.) Voyons,... comment vais-je arranger cette fable? (Il réfléchit.)

LA COMTESSE, prenant le comte à part *.

Pourquoi me dites-vous que c'est M. d'Arnaud, quand c'est M. de Morière?

LE COMTE, décontenancé.

Comment! vous le connaissez?

LA COMTESSE.

Apparemment... Eh bien, qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE, à demi-voix, très-agité.

Mon Dieu, ma chère,... c'est toute une aventure... Il va vous expliquer cela... C'est très-singulier,... très-drôle... Vous allez voir... Moi, du reste, je n'y suis pour rien... Vous allez voir;

* Raoul, le comte, la comtesse.

vraiment c'est très-drôle... Je vous laisse, ma chère ; car vous devez être impatiente... et moi-même... Votre chef.... comme je vous le disais... Ainsi à tout à l'heure, n'est-ce pas? (Près de sortir, à part.) Sauve qui peut! (Il sort par le fond. La comtesse hausse légèrement les épaules, lève les yeux au ciel et se rapproche de Raoul.)

SCÈNE VI.

RAOUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur... d'Arnaud, veuillez vous asseoir... (Elle s'assoit devant son métier à tapisserie.) Je vous demanderai la permission, monsieur, de continuer mon ouvrage... C'est un tapis que je fais pour mon église... et il faut qu'il soit achevé ce soir.

RAOUL.

Madame! (Il s'assoit. A part.) Maudite invention !... Enfin ! (Haut, cherchant un peu ses phrases.) Mon Dieu, madame, j'ai le chagrin de me présenter à vous pour la première fois dans des conditions peu avantageuses,... car le message dont je viens m'acquitter ne laisse pas d'être très-délicat... Je vais être forcé, madame, de réveiller des souvenirs qui vous sont pénibles,... de prononcer un nom qui... nécessairement... ne saurait vous être agréable... Je veux parler de M. Raoul de Morière.

LA COMTESSE, froidement.

Ah! (Tout en travaillant, elle l'examine curieusement à la dérobée.)

RAOUL.

Sans avoir jamais eu avec lui de relations très-étroites, je l'avais souvent rencontré dans ma jeunesse...

LA COMTESSE.

Oui.

RAOUL, déconcerté.

... Et nous en étions là, madame,... lorsque notre connaissance s'est renouvelée... et même est devenue en quelque sorte intime... dans les circonstances que voici... (A part.) Comme elle me regarde! (Haut.) Il y a quelques semaines, M. de Morière, passant à Venise,... c'est-à-dire à Trieste,... où je réside,... y tomba malade... Je me fis naturellement un devoir de mettre à sa disposition toutes les ressources médicales que Venise peut offrir...

LA COMTESSE, gravement.

Trieste.

RAOUL.

Trieste! c'est juste... pardon! Les deux villes se touchent, comme vous savez, madame, et me sont également familières. — Bref, madame, malgré tous mes soins, après avoir langui quelques jours, et souffert... passablement... le malade succomba.

LA COMTESSE, tranquille.

La perte est médiocre.

RAOUL.

Assurément, madame, on en fait de plus regrettables, quoique peut-être le monde, dans ses préventions, eût un peu exagéré la perversité de M. de Morière.

LA COMTESSE.

C'était difficile.

RAOUL.

Au reste, madame, il fut très-coupable, je le sais;... mais

enfin il est mort... (Très-doucement.) Vous ne pouvez pas lui demander mieux?

LA COMTESSE, froidement.

Je lui demande de ne pas ressusciter, si c'est possible... (Raoul, décontenancé et incertain, l'interroge du regard; elle baisse les yeux sur sa tapisserie, et reprend.) Enfin... ce message?

RAOUL.

J'y arrive, madame... Dans un entretien suprême, M. de Morière se montra fort inquiet, fort touché de l'abandon où il laissait une personne... qui ne porte pas son nom, mais qui n'en avait pas moins ses plus légitimes, ses plus tendres affections... Il me supplia, madame, de recommander instamment mademoiselle de Thémines à vos bontés et de la remettre entre vos mains.

LA COMTESSE.

Comment! Mais mademoiselle de Thémines n'a besoin des bontés de personne, il me semble... N'a-t-elle pas la fortune de son père? Où est-elle? Dans un couvent, je crois?

RAOUL.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien là.

RAOUL.

Sans doute; mais on ne peut la condamner à y demeurer toujours,... et il serait fort à craindre qu'elle ne pût trouver un établissement convenable, que son avenir ne fût compromis, si sa seule parente, la première amie de sa mère, ne consentait à la couvrir de sa protection, à l'honorer de son patro-

nage... M. de Morière, madame, en était tellement persuadé, que s'il eût vécu, il fût venu lui-même, m'a-t-il dit, vous adresser à genoux la prière que je vous adresse en son nom.

LA COMTESSE, le regardant.

M. de Morière aurait eu grand tort de hasarder une démarche d'une convenance si douteuse : il avait de l'esprit, dit-on, quelles que fussent ses autres qualités, et il eût aisément pressenti ma réponse, sans me donner la peine de la lui faire en face.

RAOUL, à part.

Allons! plus de doute! (Haut.) De grâce, madame, veuillez oublier un instant M. de Morière, que je vous abandonne absolument... Ne pensez qu'à sa fille, si innocente des erreurs paternelles... Veuillez penser aussi à cette jeune femme que vous avez aimée, qui a tant souffert, tant expié, et ayez la charité de préparer à son enfant, par vos conseils, par votre exemple, une meilleure destinée.

LA COMTESSE, durement.

Monsieur, en deux mots, vous êtes homme du monde : eh bien, de quel œil le monde, dont j'ai essayé jusqu'ici de mériter l'estime, me verrait-il adopter, protéger, encourager dans ses conséquences une faute, une honte, dont ma famille n'est pas encore consolée? Je vous en fais juge, et voilà ma réponse.

RAOUL, avec une colère contenue.

Elle est rigoureuse... (Haussant un peu le ton, quoique toujours très-poli.) Mon Dieu, madame, je ne sais si je me fais une idée bien juste de la vertu...

LA COMTESSE, avec une grâce ironique.

Permettez-moi d'en douter un peu, monsieur d'Arnaud!

RAOUL s'incline et poursuit.

Mais enfin je m'étais figuré que la vertu véritable, sévère pour elle-même, était indulgente aux autres, qu'elle daignait quelquefois, de la région supérieure et sereine où elle réside, donner une pensée attendrie ou même offrir une main bienveillante à ceux qu'une force moindre ou un naturel moins heureux soumettait à l'empire douloureux des passions; je m'étais figuré qu'elle ne se contentait pas de ces devoirs faciles qui, dans certaines situations, sont de simples bienséances, de ces pratiques officielles, de ces aumônes, de ces patronages, qui ne coûtent guère à la richesse, qui se concilient avec l'élégance, qui en sont même l'apanage recherché, et qui, en édifiant suffisamment le monde, n'ôtent rien aux agréments de la vie; je m'imaginais qu'elle visait plus haut, que la vertu vraiment digne de ce nom enfin, lorsqu'elle pouvait découvrir une de ces bonnes œuvres rares que l'opinion du monde peut blâmer, mais qu'une justice plus élevée approuve et bénit, était heureuse de s'en emparer et de s'y consacrer fièrement, dans la joie de sa conscience et sous l'œil de Dieu... Voilà, madame, la vertu telle que j'aimais, du fond de mon indignité, à la concevoir, à la respecter... (Il se lève.) Et, si je me suis trompé, je le regrette profondément. (Il la salue.)

LA COMTESSE.

Mon Dieu, monsieur d'Arnaud, je ne sais si je me fais une idée bien juste du vice...

RAOUL, s'inclinant.

Permettez-moi d'en douter beaucoup, madame!

LA COMTESSE.

Mais enfin, tel qu'il m'apparaît, j'avoue qu'il éveille chez moi une très-faible sympathie, parce que, sous les beaux noms

dont il lui plaît de se parer, entraînements du cœur, aspirations de l'âme,... empire douloureux des passions,... sous tous ces artifices de langage, je ne vois, moi, qu'une chose fort simple et fort peu intéressante : c'est le parti pris de s'abandonner franchement à ses pires instincts et de se soustraire aux lois qui sont la difficulté suprême, mais aussi le suprême honneur de la vie, à la lutte et au sacrifice... Vous parliez de devoirs faciles, monsieur... Pardon! mais ce qui est facile, c'est de ne pas faire son devoir et de remplacer par de sublimes théories, qui ne coûtent pas beaucoup, un peu d'humble pratique qui coûterait davantage... Oh! certainement, il y a du vrai d'ailleurs dans ces théories,... et je n'ignore pas qu'une honnête femme doit être indulgente même pour les défaillances qui lui sont le plus étrangères;... mais encore faut-il quelque prétexte à cette indulgence... Ainsi, mon Dieu, qu'une femme, je suppose, se laisse ravir à l'attrait d'un grand mérite, d'un grand cœur, d'une intelligence supérieure, et qu'elle s'égare sur des hauteurs idéales pour se réveiller dans les abîmes,... eh bien, on pourra, sinon l'excuser, au moins la plaindre... (Elle se lève et s'approche de lui.) Mais, voyons, monsieur d'Arnaud, il y a vraiment des chutes que rien ne justifie... Je ne voudrais pas faire une allusion indiscrète à la mémoire de ma malheureuse parente, mais enfin succomber comme elle aux minces séductions d'un homme qui fait métier des aventures de ce genre, de ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes,... profession qui n'exige ni les hautes qualités de l'esprit ni celles du cœur, et qui semble même les exclure;... s'enivrer de cet encens vulgaire qui fume indifféremment devant toutes les idoles de coulisse ou de boudoir, laisser tomber ses devoirs, sa foi, son honneur, aux pieds d'un vainqueur banal, voilà en vérité ce que je ne puis, quant à moi, ni comprendre ni pardonner, et je suis sûre, monsieur, qu'au fond vous êtes un peu de mon avis.

RAOUL, avec une courtoisie railleuse.

Moi, madame?... Pas le moins du monde!... Si j'étais de votre avis, je croirais manquer de respect à votre sexe, estimer trop peu sa vertu et son bon goût,... et je me figure que, si les hommes à bonnes fortunes obtiennent tant de succès, c'est que peut-être ils les méritent... (geste de la comtesse) c'est qu'ils unissent généralement toutes les distinctions du cœur à toutes celles de l'intelligence.

LA COMTESSE.

Ah! grand Dieu !

RAOUL.

Mais, madame, c'est évident... Ainsi vous semblez croire qu'ils manquent de cœur; je penserais, moi, au contraire, qu'ils en ont trop,... et que c'est là même la source première de leurs égarements,... sinon de leur puissance... Voyez les héros, madame, et, parmi les héros, ceux qui, de naissance, vous sont le plus sympathiques et que vous qualifiez le plus volontiers de grands cœurs... Ils ont tous été des hommes à bonnes fortunes... Voilà donc pour le cœur. Quant à l'intelligence, madame, soyez sûre qu'il la faut extrêmement ornée, quand on se voue sérieusement à la carrière... dont nous nous occupons;... car enfin de quoi s'agit-il? De plaire à tout le monde, autant que possible, .. c'est-à-dire de captiver tous les genres d'esprit, d'entrer dans les goûts les plus divers... Cela demande, vous en conviendrez, une instruction aussi forte que variée, des connaissances très-étendues... Ainsi...

LA COMTESSE, qui l'a interrompu plusieurs fois par des gestes, des exclamations et des sourires de résignation et d'ironie, se lève.

Mon Dieu, monsieur, sans entrer dans le détail de ces con-

naissances, qui sont très-édifiantes, je n'en doute pas, ne pensez-vous pas que cet entretien, au terme où nous l'avons conduit...? (La porte s'ouvre.) Qu'est-ce que c'est? (Entre Jean.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN.

LA COMTESSE.

Qn'est-ce que vous voulez?

JEAN.

Madame, je reviens de la ville... Impossible de trouver de la soie de la nuance que désire madame la comtesse... Voici l'échantillon que madame la comtesse m'avait remis.

LA COMTESSE, se levant vivement.

Comment! dans aucun magasin...? Vous êtes sûr?

JEAN.

Dans aucun, madame.

LA COMTESSE.

Mais c'est impossible, Jean!... Comment voulez-vous que je fasse ma fleur d'iris, si je n'ai pas de soie violette?... Comment! dans tout Melun, pas un brin de soie violette?

JEAN.

Pas du violet que souhaite madame la comtesse, non, madame.

LA COMTESSE, s'approchant d'une console placée à gauche, dans le fond, et cherchant avec agitation dans une corbeille où sont ses laines et ses soies.

Ah! la province est terrible pour cela!... j'aurais dû envoyer à Paris... Il est trop tard à présent... Mais, mon Dieu, cette fleur d'iris manquant, — tout manque... Impossible maintenant de terminer ce tapis pour la fête de demain... Mon pauvre curé va être désolé... Quelle contrariété! — C'est bien; allez, Jean. (Jean sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, RAOUL.

LA COMTESSE, absorbée et fourrageant toujours dans sa corbeille.

Quelle contrariété!

RAOUL, qui s'est approché du métier, à droite. — Très-poli.

Madame, je ne suis ici qu'un étranger,... mais, puisque le hasard me rend témoin de votre embarras,... si je pouvais vous offrir l'ombre d'un service?

LA COMTESSE, toujours au fond.

Comment, monsieur?

RAOUL.

Me permettez-vous de hasarder un timide conseil?

LA COMTESSE, préoccupée.

Un conseil? Quel conseil?

RAOUL.

Si vous remplaciez votre fleur d'iris par une autre fleur qui ne fût pas violette?

LA COMTESSE.

Mais comme quoi?

RAOUL.

Il y a, par exemple, une fleur qui fait assez bon effet en tapisserie, et qui sortirait très-bien de ces grands feuillages à la place de cet iris... Je ne sais si vous la connaissez, madame : c'est la fleur du gloxinia.

LA COMTESSE, au fond.

Du gloxinia?... Oui certainement,... c'est même très-joli.

RAOUL, touchant des échevéaux de soie suspendus au métier.

Et il me semble voir, madame, dans vos soies toutes les nuances nécessaires pour le gloxinia :... rose... et rouge... solferino, je crois?

LA COMTESSE.

C'est juste;... mais ce n'est que reculer la difficulté... car il faudrait envoyer mon tapis à Paris pour y faire dessiner cette fleur... Ainsi...

RAOUL.

Oh! mon Dieu, madame, rien n'est plus simple... Si vous avez un crayon... En voici un justement... (Il s'approche de la console, puis s'arrête.) Vous permettez, madame?

LA COMTESSE.

Vraiment, monsieur, je ne sais si... (Elle hésite.) Cependant, il s'agit d'une bonne œuvre... (Elle lui présente le crayon.) Mais vous auriez probablement besoin d'un modèle?

RAOUL.

Pas du tout, madame... Je vais très-bien dessiner de mémoire... (Il s'assoit devant le métier et commence à dessiner.)

LA COMTESSE, allant s'asseoir près de la table, à gauche, et prenant un livre.

Ah! tant mieux! car je n'ai pas un seul gloxinia dans ma serre... C'est un désespoir pour moi... Mais je ne sais comment s'y prend mon jardinier,... il ne peut pas m'en conserver un...

RAOUL, continuant son travail.

Cependant, madame, le gloxinia n'est pas une plante délicate;... c'est un tubercule,... il faut le traiter en conséquence,... le tenir parfaitement sec pendant l'hiver...

LA COMTESSE.

L'arroser au printemps?

RAOUL.

Oh! grand Dieu! non, madame, non!... le bassiner très-légèrement depuis la pousse jusqu'à la floraison,... et, à la floraison seulement, l'arroser à pleine eau,... puis ne pas négliger de brouiller les carreaux de la serre devant la plante... Avec cette simple méthode, madame, vous aurez une collection de gloxinias quand vous le voudrez...

LA COMTESSE, se levant et se rapprochant du métier.

Eh bien, je vous suis réellement reconnaissante, car j'adore ces fleurs... J'ai toujours pensé, du reste, que mon jardinier arrosait trop... C'est sa manie.

RAOUL.

Où je mets des ombres, madame, c'est solferino.

LA COMTESSE, regardant la tapisserie.

Bien entendu. Mais, vraiment, vous dessinez à merveille!

RAOUL.

Oh! madame!... Tenez, c'est charmant, cet oiseau qui est là, madame; si je ne me trompe, c'est une perruche des Indes, la perruche lorri, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, avec abandon.

Oui... Je l'ai fait placer dans mon tapis par un véritable enfantillage... J'y attache un souvenir de cœur, car j'ai eu la passion de ces oiseaux... Malheureusement, c'est comme pour mes gloxinias, j'ai dû y renoncer; je les perdais tous.

RAOUL, dessinant toujours.

Aviez-vous soin, madame, d'entourer de flanelle les barreaux de leur perchoir?

LA COMTESSE.

Non...

RAOUL.

Ah! mais cela est indispensable :... ces petites bêtes s'enrhument très-aisément... Dès qu'elles prennent froid aux pieds, la poitrine s'engage; mais, moyennant la précaution que je vous indique, madame, et en ayant l'attention de leur laver les pattes avec un peu de vin chaud, quand vous les voyez souffrantes,... je vous garantis que vous les conserverez.

LA COMTESSE.

Ah! mais vous savez donc tout, monsieur?

RAOUL.

Oh! madame... Voilà, madame, une esquisse bien grossière, mais suffisante pourtant, je crois. (Il se lève et passe à droite du métier.)

LA COMTESSE, s'asseyant à son métier.

Oh! mais... c'est parfait!... — Vous avez un vrai talent... Ce sera même mieux que l'iris... Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre obligeance,... et aussi de vos bons conseils,... que je ne manquerai pas de mettre à profit. (Souriant avec grâce.) Si vous n'en aviez jamais donné que de ce genre-là!... (Raoul s'incline; elle se lève.) Et maintenant, j'ai bien peur qu'il ne me reste qu'à vous rendre votre liberté, monsieur de Morière... (se reprenant) monsieur d'Arnaud... pardon! je ne sais plus, moi... Venise! Trieste!... je m'y perds à mon tour!

RAOUL, très-sérieux.

Ah! je vous en supplie, madame, épargnez-moi... Je suis assez malheureux déjà de penser que le succès de ma démarche, succès qui me tenait tant au cœur, a peut-être été compromis uniquement par ce déguisement maladroit... dont je me suis laissé affubler.

LA COMTESSE.

Ah! l'idée n'était pas de vous?

RAOUL.

Car,... n'est-ce pas, madame?.... si je m'étais présenté franchement sous mon nom, comme je le voulais, vous auriez mieux compris que le sentiment qui m'amenait près de vous, qui prosternait à vos pieds une âme peu disposée à s'abaisser,... devait être assez amer, assez poignant pour expier bien des torts... Vous auriez compris enfin que le plus sincère, le plus profond hommage que je pusse rendre à l'honnêteté, à la vertu,... c'était l'hommage que je lui faisais de mon enfant!

LA COMTESSE, sérieuse et digne.

Je vous comprends et je vous crois, monsieur. Veuillez me

croire et me comprendre de votre côté. Je ne suis insensible ni à la touchante destinée de mademoiselle de Thémines, ni au souvenir de l'infortunée qui fut sa mère,... et, si cette enfant se fût trouvée seule au monde, comme vous me le disiez d'abord, je n'aurais pas hésité à l'accueillir dans ma maison et à veiller sur son avenir.

RAOUL.

Madame!

LA COMTESSE.

Mais mademoiselle de Thémines n'est pas seule;... sa présence chez moi y entraînerait nécessairement la présence de son père,... ses fréquentes visites du moins... Eh bien, monsieur, soyez juste, n'y aurait-il pas là, pour la conscience la plus généreuse, la plus libérale, un excès de tolérance vraiment blessant,... impossible?

RAOUL, douloureusement.

Ah! cette pensée ne m'était pas venue... Oui, madame, vous pouvez avoir raison... Je vous suis reconnaissant de votre bonté... Je me retire... Adieu.

LA COMTESSE.

Adieu.

RAOUL, revenant brusquement et parlant avec feu.

Eh bien, madame, laissez-moi vous prouver que ces mauvais cœurs que nous sommes peuvent avoir aussi le courage du sacrifice,... des plus durs sacrifices!... Prenez ma fille, puisque vous le voulez bien, et je m'engage sur ma parole à ne jamais la revoir tant qu'elle sera à votre foyer!... Je m'en irai,... je partirai... Qu'elle soit heureuse et honorée,... c'est tout ce que je demande!

LA COMTESSE, un peu étonnée, après un silence.

A cette condition, monsieur, comptez sur mon dévouement.

J'irai chercher mademoiselle de Thé mes dès que vous m'y autoriserez.

RAOUL, avec agitation.

Je vais ce soir même l'avertir, madame, la préparer... (Il fait quelques pas, puis s'arrête.) Ah! tenez, j'aime mieux ne pas la revoir,... j'aurais peur de faiblir... Je préfère lui écrire... Vous voudrez bien lui remettre ma lettre?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. (Elle lui montre ce qu'il faut pour écrire.)

RAOUL*.

Oh! deux lignes seulement! (Il écrit.) « Ma chère petite mignonne! » — Elle est charmante, vous verrez! — « Je suis forcé de te quitter. Je pars... peut-être pour longtemps. Une parente, une amie de ta mère veut bien te recevoir dans sa famille. Tu trouveras près d'elle l'affection de la sœur la plus tendre... » N'est-ce pas, vous l'aimerez bien?

LA COMTESSE, émue.

Oui.

RAOUL, avec une émotion croissante.

« Écris-moi quelquefois, ma chère petite. N'oublie pas, je t'en prie, ton pauvre père qui t'abandonne... et qui te chérit!...» (Des larmes coulent sur ses joues; il porte son mouchoir à ses yeux et étouffe un sanglot; puis il plie la lettre et la remet à la comtesse.) Pardon!... Merci, madame, et adieu!... (Il va pour sortir.)

LA COMTESSE.

Monsieur de Morière, le monde dira ce qu'il voudra; mais

* Raoul, assis devant la table, à gauche; la comtesse, debout, à droite

vous faites bravement votre devoir,... je ferai le mien de même... Allez me chercher votre fille! (Elle déchire la lettre.)

RAOUL.

Quoi! vous...? Ah! madame! (Il s'incline, et lui baisant la main avec une profonde émotion.) Vous êtes excellente!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, entrant par la gauche; il reste stupéfait en voyant Raoul baiser la main de sa femme.

RAOUL, courant à lui.

Ah! mon ami!... (Il lui serre la main avec effusion.) Je te le disais bien! tu ne connaissais pas ta femme! (Il salue encore profondément la comtesse et sort à la hâte.)

FIN.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.



